Helen Pfeifer
Empire of Salons: Conquest and Community in Early Modern Ottoman Lands

Princeton, Princeton University Press
2022, XI-297 p.
ISBN : 9780691195230

Mots clés : Syrie, Mamelouks, Ottomans, oulémas, salons, sociabilité

Keywords: Syria, Mamluks, Ottomans, Ulama, Salons, Sociability

Le remarquable ouvrage d'Helen Pfeifer est la première étude approfondie du monde des salons à l'époque ottomane. L'autrice définit les salons comme « des réunions exclusives destinées à une conversation éclairée et structurées autour de la relation entre hôte et invité » (p. 7). Elle emprunte au français le terme *salon* parce que l'historiographie autour des salons français des Lumières ou du XIXe siècle a pu inspirer un riche questionnement (p. 12), et parce que les salons ottomans « avaient des ressemblances notables avec les assemblées de l'élite dans l'Eurasie de l'époque moderne » (p. 13). Le terme recouvre celui de *majlis* (ar.) / *meclis* (t.), le plus employé par les sources, mais non le seul. Le livre participe ainsi d'un domaine en plein renouveau, l'étude des modes de socialisation à l'époque moderne[1].

Le livre de H. Pfeifer est organisé autour de la figure de Badr al-Dīn al-Ghazzī (1499-1577), savant et polygraphe damascène dont la vie et la sociabilité sont connues à travers ses propres œuvres (ainsi les *Maṭāliʿ* qui racontent son séjour crucial à Istanbul, p. 70 note 102), celles de ses disciples, entre autres son fils, l'historien Najm al-Dīn al-Ghazzī (1570-1651), et des lettrés qui le fréquentaient. Ce choix restreint du coup l'étude aux salons littéraires et intellectuels, puisqu'al-Ghazzī s'abstenait de fréquenter les *majlis* consacrés avant tout à la boisson, à la musique et aux beaux garçons. Les salons lettrés, presque exclusivement masculins, ont été à partir de 1516-1517 un lieu de rencontre entre oulémas ottomans, que l'autrice choisit d'appeler « Rumis » pour reprendre l'expression du temps, et arabophones, qu'elle appelle « Arabes ». Et nous sommes là au cœur du sujet, qui traite de l'intégration des grandes villes syriennes dans l'ensemble ottoman sur un plan particulier, la haute culture tant savante que littéraire, c'est-à-dire poétique.

La qualité du livre est due à l'originalité et à la cohérence de son sujet ; à l'ampleur du corpus mobilisé, avant tout textuel – littéraire, narratif ou prescriptif – en arabe et turc ottoman, avec quelques compléments iconographiques – manuscrits, miniatures et architecture – bien choisis ; à la fluidité d'un style agréable, toujours clair, jamais pesant, serti d'heureuses formules, allant loin dans la synthèse comme dans la nuance ; à l'articulation du livre en chapitres bien définis. L'érudition, servie par une bibliographie étendue et très à jour et une attention constante aux mots et expressions des sources elles-mêmes, est impeccable. On apprend beaucoup, sans que H. Pfeifer, toujours nuancée, perde de vue les limites de ses sources comme des résultats ou des conclusions auxquels elle peut arriver. On appréciera la distance amusée qu'elle prend avec le courant actuel qui porte au pinacle la mobilité (p. 41, 55).

Le livre peut se lire de deux manières. Linéaire, en se laissant porter par le plan, qui étudie, successivement, les salons intellectuels dans les mondes mamelouk et ottoman des premières décennies du XVIe siècle (chap. 1), les changements introduits par l'incorporation des domaines mamelouks dans l'Empire ottoman (chap. 2), l'exclusivisme caractéristique de ces salons (chap. 3), « l'art de la conversation » (chap. 4), les voies informelles de transmission du savoir à travers rencontres, conversations savantes et enseignement hors *madrasa* (chap. 5), enfin, les transformations des dernières décennies du XVIe siècle (chap. 6). Ce plan épouse une progression chronologique centrée sur la période 1531-1577 durant laquelle Badr al-Dīn al-Ghazzī, de retour à Damas, y exerce une prééminence intellectuelle reconnue ; les chap. 1 et 6 encadrent cette période en amont et en aval. La démonstration est cimentée par des bilans et des conclusions d'étapes.

On peut lire aussi le livre comme un emboîtement de trois niveaux. Le premier est biographique, centré donc sur Badr al-Dīn al-Ghazzī et complété sur trois générations par plusieurs autres « figures clés », qui sont de nouveau présentées, sans souci d'exhaustivité, dans une utile annexe p. 241-246. D'al-Ghazzī, l'autrice raconte la carrière, des études au Caire en 1515 au retour à Damas en 1531, d'où il ne partira plus, en passant par un séjour à Istanbul (1529-1531) où il fréquente tout ce qui compte dans la capitale, puis les glorieuses années 1531-1577 à Damas où son excellence est reconnue par les gouverneurs et les juges ottomans, comme par les

(1) Citons par exemple l'exposition du British Museum (avril 2024-mars 2025) et son catalogue édité par Akiko Yano, *Salon Culture in Japan: Making Art, 1750-1900*, The British Museum, 2024. Les différences avec les salons culturels syriens décrits par H. Pfeifer sautent aux yeux.

grandes figures de passage. Le livre n'est cependant pas une biographie à la manière de Cornell Fleischer pour Mustafa ʿAlī (1986) : les éléments biographiques n'interviennent qu'en appui à la démonstration. Relevons qu'H. Pfeifer échappe d'ailleurs au travers fréquent chez les biographes : elle ne cherche pas à rendre sympathiques ses héros, d'un conformisme ou d'une flagornerie souvent accablants. Son livre montre l'importance capitale, pour des carrières réussies, de l'insertion dans des réseaux déjà constitués, des voyages au Caire et, après la conquête, à Istanbul, de l'entretien de réseaux personnels, de la fréquentation des personnages qui comptent ; et c'est là que les salons jouent un rôle décisif.

C'est avec le second niveau, anthropologique, que le livre innove le plus : car il dépasse le niveau biographique pour s'attacher à révéler le fonctionnement interne d'un milieu. Il décrit avec soin ces salons intellectuels, bien connus par les dictionnaires biographiques, les récits de voyage, les traités de savoir-vivre, dont certains satiriques (notons l'absence de fiction : on regrette que ce monde-là, si minutieusement décrit par les intéressés eux-mêmes, n'ait pas connu de Balzac ou de Proust) : leur « immense exclusivité » (p. 101), l'imitation du protocole de la cour (p. 131), l'importance inévitable du vêtement, de l'apparence, des bonnes manières, les frictions ou les esclandres engendrés par l'art délicat de placer les invités selon leur rang et leur mérite, valeurs ô combien compliquées et souvent contradictoires (p. 130, et longue anecdote p. 116-123) ; rien au fond qui se distingue du snobisme – l'autrice n'emploie pas le terme – ordinaire aux sociétés hautement hiérarchiques. Les spécificités proviennent plutôt du caractère presque uniquement masculin de ces réunions savantes (p. 6, 103-104), et des types d'occupation auxquels se livraient ces intellectuels : les chap. 4 et 5, passionnants, rendent compte des qualités qui y étaient le plus appréciées, le beau langage et la correction linguistique, l'érudition sans fin tant savante (qui ne pouvait être acquise qu'en *madrasa*, p. 22) que poétique, la vivacité d'esprit (notamment dans la joute ou l'improvisation poétiques), l'humour parfois mordant. De nombreuses nuances sont en même temps apportées au tableau. Badr al-Dīn al-Ghazzī, quoique affligé d'un bégaiement que ses biographes n'ont pas manqué de relever (p. 150), était cependant apprécié pour l'étendue de son savoir et de son esprit. Le conformisme semble avoir régné dans la critique et surtout l'éloge, puisque l'assistance à ces *majlis*, qui pouvaient être éprouvants (p. 144-145), était une prestation sociale exécutée dans un but intéressé. L'exclusivisme social s'y exerçait sans frein.

Le troisième niveau du livre, dans lequel tout s'enchâsse, relève de l'histoire culturelle et surtout sociale. Il montre le rôle clé joué par les relations informelles, au premier rang desquelles les salons jouaient le rôle d'« informel régulier », dans la construction ou l'écroulement des réputations et par suite des carrières. Si le livre n'évoque que celles des savants, il invite à s'interroger sur les carrières politiques, administratives et militaires qui se faisaient et se défaisaient dans d'autres cercles, à l'intersection desquels trônaient les grands personnages de l'État : à Damas par exemple, le gouverneur et le grand juge hanéfite. C'est un de ses apports les plus remarquables que d'inviter le lecteur à aller au-delà de la circulation de l'écrit dans laquelle on a tendance à se figurer le fonctionnement de l'Empire ottoman.

Allant plus avant dans l'historicisation de son objet, H. Pfeifer s'attache à retracer l'évolution des rapports entre Rumis et Arabes, autrement dit, l'intégration des milieux savants des anciens domaines mamelouks dans l'Empire ottoman qui les absorbe en 1516-1517. Elle pose soigneusement les termes du problème : un exclusivisme partagé, une culture commune de la *gentility* (p. 206 ; H. Pfeifer utilise souvent le terme *gentleman*) ; les différents aspects de la distinction linguistique et, par suite, ethnique, qui, fait-elle remarquer, étaient bien présents aux esprits. Il y avait forcément des salons où l'on parlait arabe (avec un jeu entre *fuṣḥa* et dialectal, p. 137 et note 15) et d'autres où l'on parlait turc. Sur ces bases, H. Pfeifer propose une chronologie qui s'articule bien à la vie de Badr al-Dīn al-Ghazzī.

Les premières décennies qui suivent la conquête sont celles de contacts difficiles entre Rumis et Arabes, pour plusieurs raisons : manque de compétence orale des premiers en arabe, dont ils maîtrisent bien l'écrit, pour accéder à une culture perçue comme académique plutôt que vivante (p. 51-52), alors que depuis la première moitié du XVe siècle le monde persan, et les genres de salon qu'il promouvait, étaient devenus les modèles absolus (p. 48).

Les décennies centrales du XVIe siècle sont celles de l'apogée du « *soft power* arabe » : de plus en plus de Rumis de passage reconnaissent l'éminence des grands savants de Damas ou d'Alep, et ceux-ci ont bien compris la nécessité de cultiver, à Istanbul, les relations qui comptent. L'influence culturelle de la production d'époque mamelouke se déploie alors au maximum, notamment par des copies et achats de manuscrits, par l'enseignement des grands textes des XIVe et XVe siècles, par la transmission directe de la Tradition, dont les *isnād*-s prestigieux sont de plus en plus recherchés par les savants rumis (p. 179-183). H. Pfeifer suggère des pistes de recherche dans la

production intellectuelle ottomane, où elle décèle les effets de cette influence croissante de l'héritage arabe à partir du milieu du XVIe siècle, notamment dans la production poétique, les genres historiographique et géographique (p. 191-194) ; des échanges qui restent cependant, pour l'essentiel, à sens unique (p. 195-197).

À partir des années 1570 le tableau change encore, pour deux raisons. La première est déjà connue : la compétition pour les postes (judicature et enseignement de *madrasa*) s'accroît, et les oulémas arabes, exclus des postes les plus élevés, désormais monopolisés par les grandes familles rumies, comprennent mieux l'intérêt de maîtriser, ou au moins connaître, le turc (p. 221, 231). L'autre raison est un apport clé de H. Pfeifer : la nouvelle génération de savants rumis, de plus en plus à l'aise avec la production arabe et avec l'arabe oral, a moins besoin d'un contact direct avec les savants arabes, et de fait ces derniers sont ignorés par les dictionnaires biographiques rumis. La charnière entre ces périodes est illustrée par Kınalızade (1510-1572), proche d'al-Ghazzī durant ses quatre années à Damas, excellent dans l'arabe écrit et parlé, et aussi à l'aise dans un salon turc qu'arabe (p. 163).

H. Pfeifer s'attache, surtout dans ses introduction et conclusion, à insérer cette histoire sociale et culturelle dans le tableau plus général de l'Empire ottoman au XVIe siècle. Son approche est dans l'air du temps, qui entend souvent proposer un grand récit de l'empire ; on y retrouve la chronologie bien connue de l'expansion jusqu'aux années 1570, des difficultés et de la contraction ensuite. Retenons plutôt la richesse des pistes ouvertes par cet excellent ouvrage. Il parle surtout de Damas, parfois d'Alep, et donne quelques aperçus des villes secondaires du Bilād al-Shām, que l'on devine victimes de l'exclusivisme des grands centres. Des études comparatives avec Le Caire et le Ḥijāz et, bien sûr, avec d'autres centres dans les provinces centrales, permettront de mieux saisir les spécificités de leur histoire culturelle respective et leur position dans la géographie intellectuelle et sociale de l'espace ottoman. D'autre part, tout le matériel qu'utilise H. Pfeifer pourrait être exploité de nouveau dans une étude des émotions, que les participants à ces réunions parvenaient plus ou moins bien à maîtriser. L'autrice elle-même invite à étendre l'enquête aux deux siècles suivants, à explorer le lien entre les salons et « l'âge des notables », et esquisse des réflexions intéressantes sur la transformation des salons ottomans au XIXe siècle puis leur disparition au cours du XXe siècle (p. 239-240). Un paragraphe suggestif, en conclusion, souligne les différences entre les salons et les cafés qui se développent précisément au XVIe siècle et qui sont, au contraire, caractérisés par leur inclusivité (p. 238). Cette piste incite à étudier sur de nouvelles bases la sociabilité non intellectuelle du temps. Le livre, en effet, fait ressortir en creux deux aspects que ces intellectuels qui s'auto-décrivaient avec complaisance s'ingéniaient, avec plus ou moins d'adresse, à tenir à distance de leurs écrits, voire de leur vie : la valeur propre que la société de leur temps accordait à la richesse, et les plaisirs des sens.

Nicolas Michel
Aix-Marseille Université
UMR 7310 Iremam